

415. Londres, Vendredi 18 septembre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Collection : [1840 \(février à octobre\) : L'Ambassade à Londres](#) - [Voir les autres notices de cette collection](#)

```
","author_name_items":"Auteurs","author_size_items":"16px","title_size_items":"16px"}}, new UV.URLDataProvider()); /* uvElement.on("created", function(obj) { console.log('parsed metadata', uvElement.extension.helper.manifest.getMetadata()); console.log('raw jsonld', uvElement.extension.helper.manifest.__jsonld); }); */ }, false);
```

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Politique \(Turquie\)](#), [Relation François-Dorothee](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1840-09-18

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Incipit

- J'attends mes deux lettres, car j'en aurai deux aujourd'hui. J'ai eu mon courrier cette nuit
- la tempête a été l'une des plus violentes qu'on ait vue. Notre steamer sorti de Calais avant-hier, fut obligé de rentrer. Hier il a mis sept heures pour aller à Douvres. J'attends mes deux lettres, car j'en aurai deux aujourd'hui. J'ai eu mon courrier cette nuit

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),

préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n°
527/206-208

Information générales

LangueFrançais

Cote1162-1163, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

London - Vendredi 18 Septembre 1840
9 heures

J'attends mes deux lettres, car
je n'en ai eu deux aujourd'hui. J'ai eu mon
tourbillon toute nuit. La tempête a été l'une des
plus violentes qu'on ait vues. Notre Steamer, sorti
de Calais avant hier, fut obligé de rentrer hier,
il a mis sept heures pour aller à Douvres. Le port
de Douvres est encombré. Et il faut, pour que
mon train soit tranquille, qu'un petit chiffon
de papier surmonte tout cela!

Les nouvelles sont à la paix. J'y ai toujours
cru, j'y crois toujours. On a bien des incertitudes
dans l'opinion, comme il y a bien des vicissitudes
dans les événements. Pourtant au fond de la pensée,
dans son cours habituel, quelque chose domine,
conviction ou instinct. Pour moi, c'est la paix.
Ici, on la désire évidemment de plus en plus.
S'il y a quelque concession un peu embarrassante
à faire, elle s'en fera à Alexandrie ou à
Constantinople. Je devrais dire et au lieu d'ou.
Le traité l'aurait, avec grand soin, cette porte
ouverte. Les bases d'arrangement entre le Sultan

et le Pacha ne fera point partie de la convention
des quatre Puissances. C'est une Amorce qui vient
de la Porte seule, et que la Porte peut modifier.
Le Pacha de son côté ne me paraît point avoir
jeté son bonnet par dessus les montagnes. Il
suy a plus que de la Sagesse dans le monde. Je prends
un singulier moment pour le dire. Puisse-t-il
je le croix. Car ma qualité de Sage, je vais
faire ma toilette pour occuper mon impatience.
J'attends lui dignement ce que je crains. Mais
si on voyoit avec quel tumulte intérieur
j'attends ce que je désire, on ne me trouveroit
pas de la Sagesse que je le dir. On auroit tort.
La vraie Sagesse consiste à ne s'occuper
que selon l'importance des choses, et je suis
bien sûr que j'ai raison dans l'importance
que j'attache à celle qui m'intrigue en ce
moment.

Adieu'mme, je vais faire ma toilette.
Une heure.

J'ai mes deux lettres, et il me vint en la
soudain une. Elle ne vous aura pas manqué.
On vous l'aura remise plus tard. Je croix
même quelle étoit longue, lundi. Je ne

vous e'crie ja
voudrois? hi
c'est absurde
moins lors
votre égard
jamais rien
toujours, mon
leur que j'ai
Vou, je vou

Vita d
l'ancien-glem
germaine p
devenant pa
prière l'us
que le tout
auroit de q
le ridicule
tragédie, et

J'ai fa
couche' de
De rétroi pa
me fait pitie
comme élé
Bonheur à
mon tour p

la convention
ce qui vient
et modifié
saut avec
l'air. Il
de grand
Bussant
je vais
impatience
ainsi. Mais
riche
trouverait
ait tout.
l'ouvrage
je suis
partout
en ces
lettres.
en
manque
le croie
J. ne

vous l'écri jamais aussi longuement que je le
voudrais! Si vous n'en plus à moi. Certainement
est absurde, absurde et intolérable. De le dire
moins tous les jours. Mais vous avez les dans
votre esprit. Vous ne risquez, vous ne perdez
jamais rien dans aucune situation. Partout,
toujours, mon regret, mon deuil est le même.
Ceux que j'aime le mieux, je les aime pour eux
Vous, je vous aime pour moi. Est-ce ainsi?

Voilà donc la grande duchesse Marie
Louise germane de St. Demidoff. Cousine
germaine par alliance. Le Bonaparte se
démontre partout. Ici encore, pour leur de
prière leur Empereur Louis. C'est bien dommage
que le sentiment du ridicule soit mort. Il
aurait de quoi s'exercer. Mais, de notre temps,
le ridicule s'est mêlé à la grandeur, à la
tragédie, et cela le tue.

J'ai fait comme vous hier soir; je me suis
couché de bonne heure, à 10 heures et demie.
Je n'étais pas sorti. J'avais joué au whist. Je
me fais pitié, pitié comme tristesse, pitié
comme étourderie. Les soirées, si charmantes!
Bonheur à part, je ne puis souffrir de passer
mon temps pour le passé, sans y voir revenir

Sans y rien mettre qui me satisfasse et qui me plaise. Le tam, le trésor si grand, qui s'évante si vite, la dépenses pour rien, avec personne ! cela me choque. Je rentre dans ma chambre honteux, petit. Quand au contraire mon tam a été bien rempli, rempli au gré de mon ame, quand le chône a bien ouvert ses feuilles et bien joui du soleil, je me retire, je me couche, je m'endors content et fier, animé et repose. Et dis adieu, non sans regret mais sans amertume, à ces belles heures passés. C'est toujours triste de belles heures qui ne sont plus. Mais elles ont été belle ; elles ont eu leur part de, dans ce Dieu de biens de la vie. Le quelle deviennent, où elles vont en s'enfuyant, je ne le sais pas ; le passé, comme l'avenir, est un mystère, un sanctuaire où notre vue ne pénètre point. Mais quand la portion de nous-mêmes qui disparaît dans ce sanctuaire a été charmante il en reste une ombre charmante qui ne nous quitte plus. Et l'avenir près de moi, chaque soir, cette ombre d'un jour plein, d'un jour heureux. En la regrettant, j'en jouis.

Je n'aurais
 l'ouvrage
 plus vicieux
 de l'alain
 il a mis
 de l'ouvrage
 mon œuvre
 de papier
 Le nou
 tre, j'y croi
 dans l'esprit
 dans le
 dans son
 l'ouvrier
 Si, on la
 Si y a qu
 à faire, elle
 Constantinople
 Le traité la
 ouverte. Les

6

1163,
Encore. Je ne regrette plus rien, et mes juments
sont tombées derrière moi sans que j'y pense, sans
que je tourne une seule fois la tête pour y
regarder.

3 heures et demie.

Je vous ai quitté. Je vous laissais trop. Je
ne vous reviens que pour vous dire adieu
avant de partir. Je vais faire deux ou trois
visites. Vous probalement voir Lady
Clanricard. Elle m'a dit qu'elle seroit chez
elle à cinq heures. Le soir, j'aurais mes
diplomates qui joueront au whist. Lady
Palmerston m'a dit que cela leur plaisoit
fort, mais que c'étoit bien dommage que je
n'y eusse pas quelques femmes. Je ne trouve
pas que ce soit dommage.

Adieu. Adieu. Adieu me plaît, mais ne
me contente pas. Adieu. S